

L'écrivain et la révolution

Michèle Lalonde and Paul Chamberland

Volume 13, Number 2 (74), 1971

L'écrivain et les pouvoirs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30757ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lalonde, M. & Chamberland, P. (1971). L'écrivain et la révolution. *Liberté*, 13(2), 13–29.

L'ÉCRIVAIN ET LA RÉVOLUTION

« Je songe à cette armée de fuyards aux appétits de dictature que reverront peut-être au pouvoir, dans cet oublié pays, ceux qui survivront à ce temps d'algèbre damnée. »

— RENÉ CHAR

« La révolution des intellectuels n'aura d'autre contenu que les caprices du vide. »

— PAUL NIZAN

« Parler pour parler, c'est la formule de délivrance. »

— BARON FRÉDÉRIC DE HARDENBERG
dit NOVALIS

« Les grands raseurs travaillent dans Pin-folio. »

— LÉON-PAUL FARGUE

Les écrivains et la révolution

Les écrivains québécois ont un secret penchant pour la carrière militaire. Rien ne les dispose mieux à cette vocation qu'un bon repas suivi d'une marche ravigotante dans la belle nature laurentienne. C'est alors de préférence qu'ils entendent l'appel aux armes. Il y a deux ans, à pareilles assises, nous fûmes invités à nous constituer en *Front de Libération Culturelle*. Ce FLQ métaphorique se retrancha promptement dans un fauteuil et aux dernières nouvelles n'était pas encore parvenu à libérer son confortable territoire. Il y a quelques mois : nouvelle conscription ; après les vacances de Noël, soit en janvier 1971, un plus petit Front, des *Ecrivains québécois* celui-là, fut recruté en toute hâte pour faire face aux mesures de guerre édictées trois mois plus tôt. Ce *FREQ* périt sans gloire à la suite d'un malheureux affrontement entre ses représentants de la gauche et ses représentants de l'autre gauche, réunis pour fausses manoeuvres un certain dimanche après-midi. Je ne puis malheureusement témoigner de ses dernières héroïques paroles ; flairant l'issue tragique, je me portai tout bonnement disparue avant la fin des premiers engagements. Et que dire maintenant du Syndicat des Ecrivains, premier camp fortifié devant les ruines duquel Claude Jasmin monte encore féroce la garde en tant qu'infatigable commando et unique survivant... ?

Vétérans de la guérilla abstraite, chers camarades, je vous salue tous fraternellement et je vous demande : A combien de minutes de marche croyez-vous que nous sommes de la

« Révolution » ? Un front actif est-il en vue ? Sommes-nous sur la bonne voie ? ...

Chaussés de bottines de plomb, entendons par là : les deux pieds pris dans la sacro-sainte tradition d'individualisme dont on a toujours dit qu'elle garantissait l'originalité des oeuvres et traçait le glorieux itinéraire des démarches très personnelles, les écrivains d'ici ne sont pas près d'entrer en formation serrée et suivant un plan concerté dans le feu de l'action. Cela ne les empêche pas d'en rêver, d'imaginer des tactiques offensives ni même d'avoir le mot révolution comme une rose à la bouche. Je crains en effet que le thème destiné à alimenter nos discussions de ce matin ne contienne quelque sournoise figure de style. *Les écrivains et la révolution* : ce qui me convainc toutefois de prendre le second terme de cette laconique proposition au sens propre, c'est le respect que j'ai pour l'esprit intuitif des poètes et autres gens de parole qui ont senti la nécessité de lâcher ce mot. Cette plate formule : *les écrivains et la révolution* me paraît donc chargée de postulats implicites que je voudrais d'abord dégager.

On semble en effet prendre pour acquis qu'au Québec (J'ai supposé qu'on en voulait parler) une révolution est en cours ou qu'elle se produira, avec ou sans nous mais en tous cas infailliblement. Or rien n'est moins sûr. La seule chose que nous pouvons prévoir avec quelque certitude c'est qu'il surviendra d'autres « événements ». La collectivité québécoise patauge en effet dans l'ordre de l'événementiel depuis au moins 1837. Une révolution, de quelque nature qu'elle fût, consisterait précisément à l'en sortir pour la faire accéder à l'ordre historique. A l'histoire. Une fois opérée cete révolution, les événements de quelque importance survenant ultérieurement deviendraient *qualifiables*, pourraient effectivement être qualifiés d'historiques ; c'est-à-dire seraient désormais vécus par nous en continuité et perçus par cette collectivité non comme des manifestations isolées, des épiphénomènes de sa condition fondamentalement inchangée mais comme des moments d'un processus organique de transformation, d'un devenir. Une révolution véritable, quels que fussent

ses objectifs politiques immédiats, correspondrait d'abord et avant tout à une modification profonde de l'état de conscience collectif ; elle ne saurait se produire sans que le corps social ne soit prêt à se percevoir comme un ensemble cohérent et suffisamment informé de ses valeurs et de son orientation pour n'être pas, comme c'est présentement le cas, complètement déboussolé et plongé dans l'incrédulité, l'incompréhension ou l'indécision pathologique chaque fois qu'un quelconque séisme se produit. Une société bien au courant de ses réactions émotives, de ses besoins, de ses ressources ne reste pas indéfiniment plongée dans cette sorte d'attente passive et plus ou moins alarmiste de ce je ne sais trop quoi ni quand ni comment connu sous le nom de « prochains événements ». Elle se constitue spontanément en réseau d'information et se met en communication intense avec elle-même pour savoir au moins ce qu'elle voudrait ou ne voudrait pas qu'il advint.

Je doute pour ma part que ce gigantesque effort d'auto-perception collective soit tout à fait passé dans nos réflexes. S'il l'était, nous autres, écrivains québécois, ne serions pas assis dans cette salle à nous demander quoi faire en cas d'explosion : nous serions occupés de Montréal à Matane et de Hull à Natashquan à servir un peu partout d'antennes et à mettre fébrilement en mots les manifestations de la pensée, de la sensibilité, bref de la vie québécoise ; nous serions tous occupés à les rendre signifiantes pour cette collectivité d'abord (et non pour la communauté francophone at large...) à inventer s'il le faut les genres littéraires ou les façons de dire adaptées à son entendement, à conjuguer les niveaux de langage, bref à faire oeuvre créatrice de parole pour capter et retransmettre véritablement l'expression populaire. Car à quoi peut bien servir une littérature nationale sinon à mettre un peuple en communication avec lui-même ?

Ni les services de distribution Hachette, ni les services de nouvelles de Radio-Canada n'ont pour principal objectif d'assurer cette mise en communication profonde. Il faudrait sans nul doute un effort d'imagination pour concevoir un mode de diffusion approprié à cete fin et susceptible de re-

joindre non pas seulement le public québécois mais, en chacun, l'*interlocuteur*.

En bref, que cette nation sache ce qu'elle est, ce qu'elle ressent, ce qu'elle vit, ce QUI LUI ARRIVE. Et qu'elle se le dise. Ou pour paraphraser Raoul Duguay, que le monde parle. Et se parle. Sans cela, pas de changement dans l'état de conscience, pas d'accès à l'historicité. Des esprits intuitifs nous annoncent que l'horizon bouge. Il est donc prévisible qu'il se produira à nouveau quelque chose. Mais ce quelque chose pourrait fort bien n'être pas la *révolution*. Il se pourrait en vérité que la société québécoise, de plus en plus ahurie et exaspérée, se trouvât ballotée par une succession d'événements politiques que les commentateurs de toutes confessionnalités idéologiques auraient beau jeu de lui expliquer en long et en large mais dont, faute de se bien connaître et de se comprendre, elle ne percevrait pas d'elle-même lucidement le principe moteur et le sens.

Voilà pour nier la fatalité de la révolution et pour conclure que si les écrivains l'estiment souhaitable, ils ne pourront pas éviter si facilement d'y travailler. Mais comment ? mais à quel titre ? Avant de m'accrocher à ces questions j'aimerais prêter un contenu plus concret au mot « révolution ».

Il est de notoriété publique que dans une proportion d'environ 99%, les poètes, chansonniers, romanciers ou dramaturges du Québec souhaitent l'avènement d'un Etat québécois indépendant, unilingue et l'application d'une forme plus ou moins rigide de socialisme. Cette espèce de consensus naturel recouvre de toute évidence des idéologies personnelles très nuancées, parfois très flottantes mais il nous sert de point de rassemblement. Je n'ai pas l'intention de donner en termes politiques plus serrés une définition du projet révolutionnaire. Je laisse à des théoriciens mieux autorisés que moi le soin de nous en proposer un organigramme rigoureux, dont nous pourrions d'ailleurs discuter sans interruption (et toujours assis), pendant des semaines. Je voudrais cependant relier nos communes préoccupations à une problématique très immédiate, très proche de nous, très québécoise, que je trouve formulée dans un manifeste des chômeurs de Hull,

reproduit il y a quelques semaines dans l'hebdomadaire *Québec-Press*. Et je cite :

« ... Nos actions ont été jusqu'ici de se regrouper avec d'autres gars et d'autres filles, de s'informer, de se sensibiliser ensemble à notre situation de chômeur ou de travailleur, de faire prendre conscience aux autres aussi de la situation des travailleurs d'aujourd'hui, de mettre sur pied une coopérative.

Les plus conscients d'entre nous ne veulent pas se limiter à quelques petits item à revendiquer. On s'engage dans un chemin de libération qui est beaucoup plus large. C'est une société et tout un système de valeurs qu'il faut changer. C'est d'abord la vie humaine avec toutes ses valeurs qui doit l'emporter sur le profit. Cette libération, on veut la faire avec des commis de magasin, des aides familiales, des manoeuvres, des journaliers, etc... Notre force c'est la solidarité ».⁽¹⁾

C'est petit, c'est rédigé en français modeste qui ne s'embarasse pas du mot « révolution ». Mais nous savons que ce témoignage, comme quelques autres, est un mot d'ordre émanant de la base et par conséquent, un premier signe de réel changement des temps. Or le mot d'ordre est simple et fraternel ; il veut dire « Ensemble ». Il s'adresse à quiconque. Si donc les écrivains se reconnaissent un rôle dans cette entreprise de libération qu'ils viennent tout bonnement occuper la place offerte par les points de suspension aux côtés des commis de magasin, des manoeuvres et des journaliers. Qu'ils y viennent sans méfiance, sans illusion, sans souci de prosélytisme et j'oserais dire sans projet aucun, c'est-à-dire par simple disponibilité. Qu'ils y viennent donc tout bonnement en tant qu'écrivains capables d'exercer leur métier. Ce n'est pas une participation de choix, c'est une participation comme une autre.

J'en viens à mon véritable propos : le rôle des écrivains dans cette nouvelle conjoncture n'est pas essentiellement de se transformer en agitateurs politiques, en pamphlétaires virulents ou en propagandistes de tel ou tel credo révolutionnaire, ni même de se constituer, avec les difficultés d'organisation que l'on sait, en groupe de pression, en Front commun dis-

(1) Edition du 23 mai 1971.

tingué, en élite contestataire pour l'envoi de communiqués de presse qui ne surprennent personne. Leur rôle c'est d'être eux-mêmes parmi tout le monde et non plus dans un quelconque espace réservé aux bienheureux possédants de la culture secondaire et confié à la vigilance des critiques littéraires. Le rôle des écrivains consiste tout simplement à s'intéresser d'aussi près que possible à la collectivité québécoise et de S'ADRESSER A ELLE. DANS SA LANGUE. J'entends par là : qu'on la régénère cette langue, qu'on la redécouvre, la réinvente, qu'on l'investisse de significations nouvelles, qu'on la colmate à l'aide du français international, qu'on la secoue, la châtie ou qu'on lui fasse éperdûment l'amour enfin qu'on en fasse ce qu'on voudra mais qu'on la reconnaisse et qu'on l'adopte comme celle de six millions de parlants québécois. Je ne propose à l'écrivain rien d'autre que de continuer à s'occuper de son affaire, qui est de témoigner de la vie autour de lui et en lui et de s'exprimer à quelqu'un mais je lui demande aussi d'identifier sans hésitation son premier interlocuteur pluriel et de se mettre directement en communication avec lui, quitte à se retirer momentanément pour cela de la course aux prix Goncourt.

Il n'y a pas de littérature révolutionnaire, ni même, j'ose l'affirmer, de littérature tout court qui n'accepte tout d'abord de se révolutionner elle-même, et ne consente à courir le risque d'une certaine mort. Mort donc à l'égoïsme littéraire. Mort au vedettisme. Mort à l'impérialisme étranger en littérature.

C'est donc d'un renversement de notre propre système de valeurs que je veux parler en nous invitant à une révolution qui soit d'abord et avant tout de l'ordre de la créativité. Il y a des façons de s'adresser à la collectivité québécoise qui restent très vraisemblablement à inventer. Il est possible qu'un décloisonnement des genres traditionnels ou la recherche de formes complètement inédites, adaptées aux schèmes de sensibilité et de compréhension qui nous sont propres contribuent à faire descendre la littérature des tablettes ou à la sortir des petites revues et des manuels pour la mettre véritablement en circulation. Je m'explique mal que le défi de briser la légende

daire indifférence de la masse n'ait pas, surtout à l'ère mac luhannienne, suscité chez l'écrivain d'ici plus d'enthousiasme pour l'expérimentation proprement dite et qu'on se soit si longtemps contenté de poser le problème de notre cote d'écoute en termes de diffusion purement commerciale et de concurrence étrangère. A supposer que nos problèmes de diffusion aient quelque chose à voir avec la recherche d'une expression authentiquement québécoise ou, à tout le moins, le développement d'une littérature vraiment populaire ? A supposer qu'un effort d'imagination soit par ailleurs requis à tous les plans et que le rôle d'un écrivain oeuvrant dans le contexte québécois soit d'abandonner fréquemment la *bénédictine* solitude de son cabinet de travail pour s'improviser au besoin publiciste, présentateur ou animateur ?⁽¹⁾ A supposer enfin qu'il cherche à personnaliser le plus possible sa relation à son public, qu'il s'intègre à lui et ne craigne pas de concevoir ses propres écrits comme des canevas perfectibles offerts à l'imagination et à la création collective ? Dois-je faire remarquer ceci dit, que le concept de l'Oeuvre et le culte jaloux de l'originalité ont peut-être besoin d'être repensés dans une perspective nouvelle ? Qu'on se rassure : je ne m'embourberai pas dans une définition de l'écrivain en tant que travailleur intellectuel anonyme. Mais je voudrais simplement rappeler qu'écrire est aussi un acte social, que l'instrument privilégié de l'écrivain, à savoir le langage, est le fruit d'un laborieux effort collectif de communication et qu'en conséquence, le devoir de l'écrivain n'est pas uniquement de soigner l'expression de sa sensibilité personnelle et d'envelopper son ego de phrases propres à séduire l'univers

(1) C'est-à-dire qu'il y a maintes façons de précipiter l'avènement d'une littérature populaire et de se porter à la rencontre de l'auditoire québécois. Je m'en voudrais de paraître n'en suggérer qu'une seule plus ou moins assimilable à celle que personnellement j'ai adoptée. Point n'est besoin d'aller s'intégrer, comme nous sommes quelques-uns à le faire, au monde du spectacle ou de la culture pop et de se muer en saltimbanque... Il suffit d'adopter dans ses rapports avec le public québécois une politique de *présence* concrète et régulière en cherchant les moyens de l'appliquer. En échange de sa disponibilité, l'écrivain reçoit d'ailleurs plus qu'il ne donne, le contact direct avec la sensibilité populaire ayant un certain effet de choc sur ses habituelles façons de penser, de s'exprimer, d'écrire.

rendre plus signifiante, plus intelligible, la parole prêtée. mais de rendre la parole à la collectivité dont il est issu. De

C'est pourquoi je pense qu'il y a lieu de descendre en effet dans la rue et de faire l'effort de *parler au monde*. Je vous autorise à prendre le mot « rue » au sens figuré, mais quand je dis « monde », j'entends bien par là le *vrai* monde. Qu'on se fasse confiance pour aller à sa rencontre et sans attendre de lui être présenté par Jean-Ethier Blais... Qu'on s'arrache en vérité au circuit auteur-critique littéraire. On aurait en tous cas profit à tenir momentanément pour suspect tout ce qui a tendance à fixer, étiqueter, classer l'oeuvre québécoise et à porter sur elle un jugement conclusif, fût-il flatteur et propre à accélérer la vente. Dans l'optique aventureuse qui nous intéresse, la seule critique génératrice de sens s'insère dans le rapport organique de l'oeuvre et du lecteur. C'est ce mouvement entre interlocuteurs que la critique officielle, qu'elle se réclame de droite ou de gauche, menace d'intercepter ou de cristalliser et que l'écrivain doit privilégier au point de chercher à multiplier ses contacts avec les étudiants, les ouvriers, bref les québécois ordinaires, quitte à aller s'il le faut, écrire au milieu d'eux.

A dessein, j'ai évité, au cours de cet exposé, de recourir à l'expression « écrivain révolutionnaire », que je n'aime pas. Mais je voudrais à présent dire ceci : la littérature révolutionnaire n'est ni forcément ni exclusivement celle qui se donne pour mission de gueuler contre ce qu'il est convenu d'appeler le Système, mais celle qui assume l'inculture ou l'aliénation du québécois ordinaire et qui s'acharne à trouver le ton juste et les mots justes pour agrandir son champ de conscience. Je dis cela pour avoir rencontré des jeunes créateurs qui, au nom d'un credo politique irréprochablement étanche et logique, s'interdisaient d'avoir quoi que ce soit à faire avec l'establishment, les organismes en place, les lecteurs bourgeois etc., etc., et se donnaient pour mission de rallier tous les mots du dictionnaire à la cause des travailleurs mais dont les oeuvres étaient finalement si hermétiques, closes sur elles-mêmes et étrangères à l'état de la sensibilité québécoise collective qu'il était impensable qu'elles pussent toucher l'ombre de l'ombre d'un ouvrier normalement réceptif.

L'oeuvre révolutionnaire, si tant est qu'elle diffère de l'oeuvre authentique, ne s'aliène ni à la littérature avec un grand L, ni à la révolution avec un grand R, mais elle peut être appelée à s'humilier jusqu'à son lecteur. C'est en tout cas celle qui, avec les moyens du bord, se donne pour objectif d'opérer chez ce dernier une mutation intérieure profonde et consent à passer par les schèmes de sa sensibilité, non pour les flatter, mais pour les révéler et les faire éclater, en faisant apparaître dans cet éclatement une vision renouvelée des choses.

Il est sans doute des temps où les écrivains doivent se soustraire à la turbulence des événements, voire, où la solitude devient seule garante de la liberté d'expression. Il en est d'autres où le repli sur soi n'est qu'échappatoire et fuite hors du monde des vivants. A chacun de déterminer en quel temps il se trouve. Mais puisqu'on me demande mon avis sur le rapport entre les écrivains et la révolution, j'ose affirmer que ce rapport est capital, qu'aucune révolution authentique n'est possible sans une sorte d'explosion de la conscience collective, de sa conscience PARLANTE. Les écrivains désireux de participer à l'aventure doivent plier leur individualisme à certaines conditions :

1. descendre joyeusement des tours d'ivoire
2. renoncer à l'immortalité ; accepter que leurs oeuvres meurent, vieillissent prématurément ou se démodent au rythme de croissance d'une collectivité en devenir.
3. cesser de penser que l'acte créateur d'écrire est forcément plus noble que celui de comédien, du chansonnier et autres guérilléros de l'expression québécoise ; se rappeler à ce propos que le statut prestigieux de l'écrivain s'explique pour une large part par la souveraine importance du livre en un temps où le magnétophone ou le vidéoscope ne permettaient pas de fixer l'expression de l'instrumentiste, de l'acteur et autres créateurs au génie essentiellement fugitif.
4. se considérer fondamentalement comme un créateur au même sens que n'importe qui et ni plus ni moins créateur que l'enfant qui joue avec la gouache dans une maternelle ou l'étudiant qui gratte la guitare dans un coin du

Cégep mais privilégié seulement sous le rapport des techniques, du talent et du degré de culture.

5. éviter de se laisser récupérer sournoisement par la droite ou flatteusement par la gauche.

En guise de conclusion, je veux citer un extrait d'une communication de Michel Van Schendel, faite en septembre 1957, lors de la première de ces Rencontres annuelles :

« Les poètes, de plus en plus nombreux, s'aperçoivent que l'expression artistique risque de retomber sur elle-même. Il faut qu'elle sorte des frontières du livre. Il faut qu'elle parle à nouveau et un test de sa maturité serait peut-être de l'éprouver au contact de la vie ordinaire, sans pour autant qu'elle tombât dans l'ordinaire poétique qui la dégraderait »⁽¹⁾

Ce qui est dit ici de la poésie peut s'entendre des autres formes d'expression littéraire et je fais mienne cette déclaration, mais à une réserve près. Car je ne peux m'empêcher de souhaiter que les écrivains qui nous tiennent avec conviction ce discours aient assez de foi dans la vertu de la parole et fassent assez confiance à leur propre capacité de faire exploser les mots et de réinventer au besoin un langage, pour ne pas venir reprocher à un auditoire de 3,000 jeunes Québécois, rassemblés dans une salle inconfortable, leur manque général d'état de grâce et leur incompetence à percevoir les exigences ultra-soniques de la poésie avec un grand P...⁽¹⁾

A l'écrivain, selon moi, de prendre résolument les risques du langage à sa charge. A lui, le premier, de s'aventurer à percer le mur du son. A lui de tirer leçon des échecs et d'imaginer les possibles...

(1) Position prise par l'auteur de la citation lors de la Nuit de Poésie du 27 mars 1970. Au demeurant, les critiques adressées par Van Schendel à cet auditoire ne manquaient pas de pertinence et leur formulation sur place nécessitait un certain courage. Reste à savoir si le courage de déplaire en enregistrant une dissidence justifie la dissidence. Le refus catégorique de dialoguer avec l'auditoire québécois, si mal disposé qu'on puisse le trouver, m'apparaît comme un non-sens. La grève du silence me semble être une option essentiellement masochiste et anticréatrice en littérature.

(1) in *La poésie et nous*, Montréal, éditions de l'Hexagone, 1958, p. 27.

« ... éprouver la littérature au contact de la vie ordinaire **SANS POUR AUTANT** qu'elle tombe dans l'ordinaire poétique qui la dégraderait... »

Révolution littéraire en vérité. Mais comme toute révolution, elle n'est pas sans péril. Et le péril consiste précisément à courir le risque du « sans pour autant ».

En dernier lieu, je tiens à rappeler que, par-delà tout projet de bouleversement social ou politique immédiat, c'est à la révolution permanente que doit ultimement servir l'acte d'écrire. Comme on dit des organismes contemporains qu'ils sont destinés à périr s'ils ne parviennent à s'adapter et à se renouveler sans cesse, de même ne peut-il y avoir, sans ce rapport à la révolution permanente, d'écrivains dignes de l'être ni de littérature qui ait quelque chance de se survivre à elle-même.

MICHÈLE LALONDE

La révolution de l'écrivain

Je n'ai pas encore enregistré de rupture, de trou, dans ma conscience politique. Ça m'a bien l'air que la politique est une dimension naturelle de ma conscience et de mon action. Mais je ne vois pas pourquoi je me conformerais aux modèles courants de la gauche ; j'ai même de bonnes raisons de m'en méfier. Je sais qu'en m'éloignant progressivement des attitudes et du vocabulaire de ce milieu, j'accrois le malentendu, mais je m'éloigne justement à cause des malentendus qui nourrissent en grande partie son agitation, ou sa bonne volonté.

Conscience et pratique politiques, je suis forcé de réinventer tout ça, et je dois avoir le courage de rompre avec les habitudes, avec ce qui paraît aller de soi, d'autant plus énergiquement que ma démarche commence, fort logiquement, par une radicale mise entre parenthèses. Remarquez qu'il y aurait quelque commodité à en passer par une déclaration toute simple du genre : « je suis a-politique », mais ce ne serait pas vrai.

Ce ne serait pas vrai justement parce que je tiens plus que jamais à l'idée de révolution, à ce que cette idée désigne comme bond en avant hors de l'insupportable qui cerne mon existence, et avec la mienne celle des millions d'exploités et d'humiliés. Mais qu'on n'attende pas de moi que j'approuve plus longtemps la réduction de l'acte révolutionnaire à sa phase politique : l'uni-dimensionnel, celui-là pas plus qu'un autre.

« Il faut changer la vie », je pars de là. Je concentre toute mon énergie et je la tends vers un enjeu que désignent, par exemple, les mots bonheur, amour, beauté, bonté, paix, création continue... j'abrège : UTOPIE. Quelque force souveraine, irrépessible, besogne dans mon sang, mes os, mes nerfs, mon cerveau, et cette force c'est, à travers l'homme, venue de l'unicellaire, tendu vers le surhumain, la poussée en avant de la vie, de l'Evolution. Ici, tout de suite, et sans répit, dans ce corps où la conscience taille durement son envergure et occupe son territoire : tout l'immense du passé et tout l'immense du futur pèsent de tout leur poids. Dans ce mouvement, où tout l'homme est en jeu, je suis solidaire de tous les hommes, y compris les adversaires que je dois combattre et neutraliser.

La révolution à faire est biologique, je ne peux plus m'en tenir à ses seules phases économique, sociale et politique. Je dois tendre ma conscience à l'échelle de l'humanité, de la biosphère, de la planète, à l'échelle des millénaires qui mesurent l'histoire de l'homo sapiens. A l'échelle de l'Esprit, qui est le bourgeon ultime de toute l'Evolution terrestre. Dans ces conditions, si je veux être conséquent, je dois reviser intégralement les stratégies révolutionnaires mises au point durant l'époque industrielle de notre civilisation, une époque déjà révolue. Les modèles d'action hérités de Marx, Lénine, Staline, Mao, sont insuffisants. Se contenter de ça, ce n'est plus possible.

Naturellement, je ne vais pas tout d'un coup franchir le fossé que je viens de découvrir. Je désigne une tâche historique qui comble l'horizon de tous les révolutionnaires contemporains. Tâche d'une telle ampleur, et si urgente, qu'il me faut la concevoir comme une CORVEE. Je trouve ridicule l'idée de la contenir encore dans les dimensions d'un parti, d'une ligne politique. Dans la CORVEE, la phase politique, qui est celle de l'organisation des citoyens-producteurs-consommateurs, doit elle-même être subordonnée à l'ensemble plus vaste et OBLIGATOIREMENT « inorganisé », parce qu'illimité, des autres phases. Voudrait-on voir prouvées des évidences ? Qui nierait la densité révolutionnaire de la phase éro-

tique en pleine expansion, parce qu'elle est, par nature, inorganisable ?

A la CORVEE révolutionnaire, qui engage dès maintenant la réalisation de l'UTOPIE, toutes les énergies, tous les talents, disons toutes les « spécialités » sont requises. Que tombe au plus vite, dans notre conscience, le privilège exorbitant du militant politique. Rétablissons la confiance. Que chacun se dise que l'« idée », l'expérience pour lui la plus personnelle, l'unique, la singulière, est précisément ce qu'on attend de lui — qu'il n'imagine pas autrement comment « faire sa part » dans la grande CORVEE.

Quant à moi, j'affirme la légitimité révolutionnaire de mon boulot d'écrivain. Le champ et l'opérateur de ma pratique est la parole, exercée selon toutes les dimensions de l'expérience qui a lieu dans le cerveau, l'oreille, la bouche, l'oeil et la main. Je ne suis pas détenteur d'une vérité privée — même dans le calembour, je ne suis pas irresponsable — je peux modifier, dangereusement pour toutes les orthodoxies, le langage et la conscience commune.

Etre écrivain, c'est exercer le droit à la parole en en donnant l'exemple extrême, donc le plus clair : je dis, j'écris tout ce qui me passe par la tête — on appelle ça la gratuité, la poésie ; tout ce qui se passe dans ma tête, et que j'assume, par voie de publication, comme la manifestation la plus rigoureuse d'un cerveau récepteur-émetteur (mes écrits sont des encéphalogrammes) — j'appelle ça la nécessité d'une facette du phénomène humain, la poésie, qui est science.

Exerçant à l'extrême le droit à la parole, je déclare à la face de toutes les censures que tout le monde est écrivain. Et, tout d'abord, je réclame, je favorise du mieux que je peux, le droit absolu pour tous à l'expression de la parole politique, que toutunchacun, écrivain de droit, soit le citoyen qui parle ouvertement à toutlemonde de tout ce qui concerne le peuple, l'assemblée souveraine, la seule. Oui, le monde ont le droit de laver leur linge sale en famille, chacun de dire ce qu'il pense, surtout s'il s'agit de la corruption d'un ministre, l'incompétence d'un administrateur, la cupidité d'un capitaliste, la malhonnêteté d'un directeur de médium d'information. La révolution légitime et généralise la prise de la parole, elle

force tout pouvoir à s'en remettre à ceux qu'il représente. Quant aux pouvoirs non démocratiques, et je veux dire principalement la dictature économique de l'entreprise privée, elle doit disparaître.

A ce moment de mon exposé, on va me mettre sous le nez que je suis obligé d'attribuer le rôle décisif à l'organisation et à la lutte politique dans le mouvement révolutionnaire. Effectivement, je le reconnais — je ne l'avais jamais nié. Il est trop certain que les puissants, les privilégiés, les profiteurs, vont se défendre, et qu'il va falloir les mettre hors d'état de nuire. Je dis même davantage : il y aurait manque de rigueur et de courage à écarter l'éventualité d'un moment VIOLENT dans la phase de rupture qui marque l'enclenchement de la révolution. S'il faut en passer par là, j'y consens, mais je hais de toutes mes forces la violence, et le goût de la violence, qui provoque en tant de révolutionnaires un affaissement de la conscience, une complicité inavouée avec leurs adversaires, car le goût de la violence mène au goût du pouvoir, s'il n'en est déjà le symptôme.

Je tiens maintenant le point vertigineux où s'est produit jusqu'ici la dissonance fatale à la plupart des révolutions modernes : la soif du pouvoir, qui de 1789 conduit à Bonaparte, de 1917, à Staline. La partie se joue dans le politique, qui, parce qu'il est l'arme décisive de la révolution, la condition de son triomphe, connaît — en un parti, avec un homme — la tentation de la démesure, de l'isolement autoritaire, et peut tourner ses armes contre le mouvement qui le porte et faire qu'en lui la partie se perd.

Parce que je suis écrivain, je veux que la révolution installe un grand micro et une immense rotative en plein milieu de la place publique, et que la voix de tous et de chacun, à propos de tout, commence de se faire entendre et jamais ne se taise. Et que nul pouvoir, pas même le pouvoir révolutionnaire, ne vienne restreindre, ni empêcher, l'expression d'une parole unanime et différentielle, unanime parce que différentielle. Pas de raison d'Etat ! L'adversaire lui-même a droit, ni plus ni moins qu'un autre citoyen, à la parole. S'il ne désarme pas, il se résigne ainsi à perdre

toute crédibilité, à s'attirer la réprobation et le sarcasme de son auditoire.

Parce que je suis écrivain, déjà je m'enchaîne au Micro de la Voix populaire, et je définis du coup ma position politique comme un retrait stratégique par rapport à toute action politique conçue comme exercice, même légitime, d'un pouvoir, parce que je veux défendre et engager toute la puissance de la parole contre les annexions toujours à craindre du politique, je consens à la faiblesse de mes mains nues.

PAUL CHAMBERLAND